

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 avril, 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le testament d'un vieux garçon, par Stanislas, Côté.—La Russie et l'Angleterre en Asie.—Le siège de Tuyen-Quan.—La Porteuse de Pain (*suite*).—La poule plumée.—Poesie : Reflets, par Maximilien Coupal.—Notes et impressions.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La Russie et l'Angleterre en Asie : Femmes Turcomanes.—La guerre franco-chinoise : La défense héroïque de Tuyen-Quan, par le commandant Dominé.—Canada : Carte officielle du théâtre de la guerre au Nord-Ouest.

PRIMES MENSUELLES

GAGNANTS DES GROS LOTS DU DERNIER TIRAGE

Joseph Richard, 52, rue Saint-Louis, Montréal, \$50.00 ; M^{lle} Julie Lachapelle, 73, rue Barré, Montréal, \$25.00 ; Eugène Codère, Sherbrooke, \$15.00 ; Madame F. Lafrance, 1, ruelle St-Henri, Montréal, \$5.00 ; Ferdinand Côté, Lévis, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

N. B.—Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS

IL y a quelques jours, au lendemain d'une représentation donnée par les membres d'un cercle quelconque, je rencontre un de mes confrères qui m'aborde ainsi :

—J'ai lu votre compte-rendu ; vous avez été un peu dur pour les interprètes du drame représenté hier soir.

—Comment cela ? mais vous y étiez vous-même, et il me semble que vous avez fait des remarques qui s'accordent parfaitement avec ce que j'ai écrit.

—Parfait, mon cher, mais enfin il faut les ménager ; ce sont des amateurs.

—Ah ! nous y voilà, le grand mot est lâché : ce sont des amateurs. Et parce que ce sont des amateurs, moi, qui suis chargé de donner un compte-rendu de la manière dont ils se sont comportés, je dois dire exactement le contraire de ce que j'ai vu et de ce qu'ils ont fait.

Parce que ce sont des amateurs, je dois laisser ma plume de côté et prendre un encensoir.

Parce que ce sont des amateurs, il me faut dire que M^{lle} X..., qui parle constamment tout bas, a la voix d'or de Sarah ; que M..., qui dit en plein théâtre : *je l'haïs*, est plus fort que Coquelin, et que toute la troupe en bloc vaut mieux que la Comédie Française. Mais c'est souverainement absurde, et vous me rappelez un mot de Fiorentino, à qui un auteur demandait de dire du bien d'une étoile de dix-huitième grandeur.

—Dites-moi, fit le brillant critique, écrieriez-vous une mauvaise pièce pour me faire plaisir ?

—Certes, non, mais.....

—Alors, pourquoi voulez-vous que je fasse un mauvais feuilleton pour vous être agréable ?

—Comment trouvez-vous la réponse, vous qui me reprochez d'avoir été dur, quand vous admettez que les gens dont j'ai parlé m'ont donné lieu de l'être ?

—Le mot ne manque pas de justesse, mais quand Fiorentino faisait de la critique théâtrale, il avait affaire à des artistes de profession et non à de simples amateurs.

—Je trouve l'argument assez faible. C'est justement parce que ce sont de simples amateurs ou des amateurs trop simples, comme vous voudrez, que l'on doit éviter de leur faire croire qu'ils ont un talent phénoménal, quand au contraire ils ne savent ni se tenir sur la scène, ni marcher, ni parler, ni même se taire.

Je comprends qu'on soit indulgent pour un artiste de profession qui, souvent, a accepté la position qu'il occupe faute d'une autre. Ce pauvre diable a une femme, une mère, une sœur à faire vivre ; le but qu'il veut atteindre est digne de respect, et celui là a droit à une certaine indulgence qui n'a en vue que d'élever honorablement sa famille ; mais quand nous sommes en présence de citoyens qui ont un métier, une profession, en dehors du théâtre, leur permettant de vivre et qui, sans aucune raison valable, viennent monter sur les planches, écorchent d'une façon pitoyable de beaux vers ou une pièce bien écrite, ennui pendant deux heures mille personnes, afin de mettre dans leur poche de l'argent qu'ils ont extorqué sous de faux prétextes, je crois vraiment qu'il est de notre devoir de leur dire carrément leur fait.

En fin de compte, qui les force à remplir des rôles qu'ils sont incapables de jouer et à énoncer des choses qu'ils ne comprennent pas ?

Passé encore quand il s'agit de faire la charité, quand on veut venir en aide à une institution de bienfaisance, (quoiqu'à vrai dire il me semble qu'on peut trouver le moyen de faire le bien sans recourir à ce mal), mais je le répète, à part ce cas, nous devons la vérité au public qui nous lit et qui paie notre journal.

Tenez, en fait d'amateurs, je n'ai réellement admiré que ceux qui ont joué, il y a deux ans, *Le voyage de M. Perrichon*, au profit de l'Hôpital Notre-Dame. Ceux-là étaient bons, excellents même ; ils ont travaillé sérieusement et ont mérité le splendide succès qu'ils ont eu.

Pourquoi ne pas faire comme eux et n'arriver devant le public que quand la pièce est bien suée et que tous les rôles sont remplis convenablement ?

—Vous ne pouvez cependant pas exiger de tous les amateurs les qualités que vous admirez, avec raison, chez ceux qui ont joué *Le voyage de M. Perrichon*.

—Pourquoi non ? avec beaucoup de travail et une bonne direction, on arriverait au même résultat. Mais la plupart des amateurs trouvent cela inutile, habitués qu'ils sont à être encensés et louangés par tous les journaux. Après avoir été sifflés la veille, ils sont heureux, le lendemain, de voir que tous les *carrés de papiers* (comme Alphonse Karr désignait les journaux) s'accordent à dire que jamais plus grands artistes n'ont paru sous la calotte des cieux.

Avec un système de critique aussi déplorable, on arrive à des résultats impossibles, et c'est ainsi que l'autre jour, un monsieur à qui j'ai reproché d'avoir fait de mauvais vers, m'en veut à la mort, m'appelle *reporter* et dit que j'ai de grandes jambes.

Ce n'est pourtant pas la faute de mes jambes s'il est mauvais poète !

Pour vous prouver jusqu'à quel point certains amateurs ont l'esprit faussé quand il s'agit d'eux-mêmes, je vais vous confier un acte, peu louable cependant, que j'ai commis ; mais qu'il soit entendu que c'est *entre-nous*.

Un jour que j'avais à faire le compte-rendu d'une représentation qui avait eu lieu la veille, et à laquelle je n'avais pas assisté, je me trouvai assez embarrassé. Impossible d'aller aux renseignements, les compositeurs attendaient ma copie.

Je pris un journal, vieux de trois ou quatre ans, et je découpai, avec mes ciseaux, (cela va faire plaisir à mon poète incompris) le compte-rendu d'une pièce jouée à l'époque par une excellente troupe française, mais qui n'avait aucun rapport avec celle de la veille, et ne fis que changer les noms des artistes,

Cela faisait une salade, un méli-mélo, un galimatias ridicules.

M. X..., qui remplissait un rôle de traître, n'avait jamais eu autant de verve, de brio, etc. ; M^{lle} Z..., soubrette, avait trouvé des accents si émouvants, si pathétiques, que toute la salle éclatait en sanglots, etc., etc.

Eh bien ! les artistes ont trouvé cela délicieux, et l'un d'eux voulait même m'inviter à dîner. Je me suis dérobé à ses remerciements par une fuite habilement calculée.

Avec la manie d'éloges à jet continu et mono-

tone, comment voulez-vous que le public apprenne à discerner le bon du mauvais ?

Nous nous sommes aperçus de l'absurdité de notre habitude de faire des louanges hyperboliques, quand M^{me} Albani est venue en Canada. En consultant les comptes-rendus de différentes soirées musicales, et en relisant ce qu'on avait dit de chanteuses à qui il ne manquait, pour être artistes, que la voix et la connaissance de la musique, on s'est demandé à quelle forme de langage il fallait avoir recours pour exprimer l'admiration profonde que l'on ressentait pour cette grande artiste.

Peine perdue, on avait déjà tout dit pour de simples écolières !

Loin de moi l'idée de décourager les amateurs de monter des pièces et surtout de bonnes pièces, je veux seulement les prévenir contre les éloges outrés qu'on leur accorde et auxquels le public ne croit pas.

Je veux aussi les habituer à lire une critique sans se soulever comme une soupe au lait et, au contraire, à en faire leur profit.

Je veux surtout leur conseiller de travailler sans relâche, d'écouter les bons avis, de soigner leur diction et d'étudier sérieusement leur rôle pour bien rendre l'idée de l'auteur et la faire comprendre au spectateur.

Qu'ils jouent moins souvent et mieux.

Pour cela, il faut trois choses : des dispositions naturelles, du travail et de l'intelligence.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui une carte du Nord-Ouest, qui permettra à nos lecteurs de suivre la marche des troupes que l'on dirige chaque jour sur le théâtre des hostilités.

Les commentaires marchent de plus belle au sujet des griefs allégués par les partisans de Riel pour justifier leurs actes, et l'opinion d'une grande partie de la population de notre province leur était assez favorable, quand la nouvelle de l'horrible massacre du Lac-aux-Grenouilles nous est parvenue.

Vous connaissez les détails de ce lâche assassinat.

Il est donc trop tard maintenant pour en arriver à une entente pacifique. Le sang a coulé, mais on se rappellera toujours que ce sont les troupes du gouvernement qui ont tiré les premiers coups de fusil.

Mgr Lynch a bien défini la situation quand il a dit l'autre jour en parlant des sauvages : "Ce ne sont pas des balles qu'il faut leur envoyer, c'est du pain."

Il est évident que les malheureux ont fini par avoir recours à la force quand il n'y avait pas moyen de faire autrement, et nous voyons que tous les chefs de tribus ont fait la même réponse à ceux qui ont essayé de les détourner de se mettre en révolte :

"En restant tranquilles, ont-ils dit, nous sommes certains de mourir de faim, eh bien ! mieux vaut une balle."

Tout cela ne serait peut-être pas arrivé si un certain ministre n'avait préféré dormir plutôt que d'écouter les conseils que lui donnait l'hon. M. Royal, il y a trois mois à peine.

Le moment est venu de payer nos plaisirs d'hiver ; la neige, qui nous a fourni pendant longtemps de joyeux passe-temps et des chemins admirables, la neige va disparaître, son œuvre est terminée ; après avoir protégé les arbustes contre les morsures du froid, elle commence à fondre, pour laisser la place au soleil vivifiant qui vient réveiller le laboureur, en lui disant que le moment est venu de creuser les sillons.

Mais ce changement de décor de la nature, cette transition brusque ne se fait pas sans entraîner quelque malaise.

Déjà la fonte des neiges a amené une crue des eaux, et sur les rives des fleuves et rivières on s'attend à une inondation.

Le câble nous a appris la fin des hostilités entre la France et la Chine. La conquête du Tonquin est reconue, et le Céleste Empire s'avoue vaincu.